

Québec français



Les Dieux du stade

Véronique Nguyen-Duy

Number 125, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59595ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen-Duy, V. (2002). Les Dieux du stade. *Québec français*, (125), 96–97.

Photos : Les Dieux du stade, d'Helene Riefenstahl, 1936



Ce que les sciences humaines ont imposé aux hommes de bonne volonté, c'est la question – redoutable – de la gestion des différences¹.



En août prochain, si Dieu le veut, Helene Riefenstahl, Leni pour les intimes, fêtera ses cent ans. Cette femme libérée, danseuse, actrice, cinéaste, adepte de plongée sous-marine et passionnée de l'Afrique « a connu la gloire, au siècle dernier, puis l'opprobre pour ses sympathies nazies, et l'oubli. Le documentaire qui l'avait rendue mondialement célèbre s'appelle *Les Dieux du stade*. C'étaient les Jeux olympiques de Berlin, en 1936...² »



panthéon qui n'a de cesse de s'agrandir au rythme des athlètes invités, des disciplines reconnues, des records fracassés et des caméras braquées.

Pourtant, ce qui caractérise cette XIX^e édition des Jeux d'hiver, c'est que, pour une fois, cette association toute symbolique prend un poids de réalité. Sachant que pour les mormons « tout individu est une divinité potentielle », on pourrait dire que les dieux sont sortis du stade. Devant ces premiers « Jeux religieux », comme on se plaît à les désigner, les journalistes, tels des fakirs hilares, marchent sur des œufs en continuant d'afficher un air détendu et un ton badin.

Et pour éviter les coquilles, on enfile cliché sur cliché comme on le ferait de portes un dimanche matin ou encore d'épouses un samedi soir. On trinque avec de la bière à 3,2 % d'alcool, on se moque

du haro sur la caféine, on exhibe des sous-vêtements sacrés et on multiplie les fous-rires adolescents à propos du « nightlife » local. On explique aussi, avec une condescendance mâtinée de voyeurisme, que « près de 200 millions d'êtres humains déçédés ont d'ores et déjà été baptisés en tant que mormons, dont le Bouddha et tous les papes, Shakespeare, Einstein et Elvis Presley³ », que Brigham Young, successeur de Joseph Smith et fondateur de la ville de Salt Lake City, eut pas moins de cinquante épouses et que si la polygamie est aujourd'hui prohibée, certains clans polygames et plus ou moins incestueux – comme le clan Allred – comptent jusqu'à 3 000 membres.

On oublie cependant de rappeler que le baptême de certaines victimes de l'Holocauste « suscita de graves frictions avec les généalogistes juifs qui étudient désormais avec soin les listes de baptême mormones afin de vérifier que n'y figure aucun juif⁴ » ; preuve que le ridicule appelle le ridicule ou preuve que le ridicule n'est pas défini de la même façon par tout le monde ? On oublie aussi de rappeler que Brigham Young, toujours lui, « encouragea les femmes à se lancer dans les professions du droit et de la médecine, et, en tant que gouverneur, leur accorda le droit de vote longtemps avant les autres États de l'Union⁵ ».

Bref, on simplifie et on grossit le trait jusqu'à l'obtention d'une caricature de taliban. Car il faut bien le dire, les dérapages en ce sens furent nombreux. La polygamie, les codes sociaux stricts, le prosélytisme assimilé au fanatisme, les croyances



Helene Riefenstahl

Depuis les tout premiers Jeux en 776 avant Jésus-Christ, aussi bien dire depuis toujours, sports et déités sont deux concepts étroitement associés. Les médias, qui n'inventent rien, se sont approprié cette métaphore jusqu'à en faire un poncifs journalistique. À en croire les unes des journaux et les émissions de radio ou de télévision, en effet, la nouvelle Olympe se situerait cette année quelque part au cœur des montagnes de l'Utah. Une Olympe à nulle autre pareille, bâtie sur mesure – au coût de deux milliards de dollars – pour un



La nouvelle Olympe se situerait cette année quelque part au cœur des montagnes de l'Utah...

jugées farfelues furent, pour plusieurs journalistes du monde entier, prétexte à établir cette comparaison douteuse. Le pire cependant ne tient pas à ces flèches, dont le ton humoristique ne réussit pas à émousser le tranchant, mais bien au fait qu'aucune n'ait provoqué de levée de boucliers. Dans ce tournoi de fléchettes nouveau genre, les journalistes visent tous la même cible en rigolant à l'unisson.

Étrange pour des gens qui se posent comme d'ardents défenseurs d'un humanisme moderne. Étrange pour des intellectuels qui, six mois plus tôt, appelaient de tous leurs vœux la liberté, la diversité, la tolérance et le respect. On peut se demander quel aurait été le ton employé pour couvrir d'hypothétiques Jeux d'hiver de Lhassa au Tibet. Peut-on imaginer un journaliste tourner en dérision une bande de moineillons marmonnant sans conviction et pour la millième fois la même prière ? Peut-on imaginer un commentateur sportif déplorer l'absence de discothèque ou encore le fait que le thé au lait de chèvre et au miel soit la boisson nationale ? Peut-on enfin imaginer qu'on dise du Tibet qu'il s'agit d'une théocratie dirigée par un imposteur qui s'est exilé à Hollywood pour convertir à coups de maximes creuses les Richard Gere et autres stars en abandonnant son peuple aux militaires chinois ? Évidemment non. Je les vois déjà s'extasier devant les statues dorées des temples, boire respectueusement le thé offert, vanter la richesse culturelle de ce peuple millénaire et adopter un ton sentencieux pour dénoncer le contraste entre la frugale spiritualité tibétaine et le consommateurisme superficiel de l'Occident. Une manière de *National Geographic* sportif, le *business as usual* de l'exotisme.

Comment pourrait-il en être autrement ? « Tout le siècle durant, les sciences humaines [ont] combattu le naturalisme en affirmant que les façons de penser et de faire dépendent du monde dans lequel vivent les hommes ; quand le monde est différent, elles sont différentes⁶ ». Partant, il est difficile, dans un topo de deux minutes diffusé juste avant une épreuve de descente, de préjuger, même en rigolant, de la pertinence, de la valeur, de la légitimité ou encore du caractère sacré de telle ou telle coutume, de telle ou telle structure sociale, de tel ou tel dogme religieux. L'ignorance (du journaliste bien sûr) impose le respect.

Dans le cas des Jeux de Salt Lake City, c'est précisément parce que tout semble si familier que l'on peut reléguer tout ce qui nous semble étrange dans le registre de l'illuminisme et du ridicule. Ce que révèle la couverture journalistique des Jeux de 2002, c'est la nature protéiforme et souvent inconsciente des mouvements de cohésion sociale. Partant, les journalistes affirment qu'ils sont de véritables chiens de garde ; le problème étant qu'ils ne protègent pas seulement la démocratie mais aussi, et même davantage, les références culturelles dominantes aux fondements d'oppositions, tels que le sérieux et le ridicule, le moral et l'immoral, le légitime et l'illégitime, le bien et le mal.

« La marque par excellence de la culture, nous dit Marcel Mauss, c'est l'arbitraire. Telle manière de nouer sa cravate, telle forme de toit ou de pain, etc. Tout cela en effet pourrait être autre. [...] C'est par cet ensemble d'arbitraires [...] assumés et partagés que nous signifions notre identité collective par rapport à d'autres identités collectives et en opposition à elles⁷ ».

Les mormons de Salt Lake City dérangent parce qu'ils endossent et partagent avec le reste des Américains, voire des Occidentaux, bon nombre de valeurs, de croyances et d'habitudes. Ils endossent pleinement, et avec un succès qui fait envie, le mode de vie capitaliste ; ils adhèrent à la doctrine politique qu'est la démocratie ; ils croient aux institutions sociales telles que la justice, l'Église et la famille, et ont un souci grandissant pour les questions environnementales. Ils sont des nôtres, car eux aussi n'hésitent pas à verser dans la corruption lorsque vient le temps d'obtenir les faveurs du CIO. Dans cette mesure, ils exercent leur arbitraire exactement comme nous le faisons nous-mêmes.

Pourtant, ils sont indéniablement différents. Ils sont différents parce que leurs croyances diffèrent de celles de la majorité ; ils sont différents parce qu'ils vivent dans une espèce de théocratie que les journalistes ont illustrée de façon caricaturale sans jamais oser la questionner de front ; ils sont différents surtout parce qu'ils prouvent que, même en Occident, l'individualisme n'a pas véritablement « sonné le glas de ces vastes constructions religieuses à l'intérieur desquelles le croyant n'existait qu'au sein de sa communauté et dans sa relation avec Dieu⁸ ».

Alors, les Jeux de Salt Lake City sont-ils des Jeux religieux ? Peut-être. Mais à mon avis, ils sont surtout la preuve que la différence est une réalité dont les médias ont énormément de difficulté à rendre compte sans verser dans l'un ou l'autre excès que sont la consécration de l'exotisme ou l'anathème par dérision. Lorsque les dieux sortent du stade, les journalistes prouvent qu'ils ne sont que des enfants de chœur.



Notes

- 1 Françoise Parot, « La chasse au naturel », *Le Nouvel Observateur Hors-série*, « La guerre des dieux », n° 46, janvier 2002, p. 62.
- 2 Frank Rumpfenhorst, « Leni Riefenstahl. La déesse des profondeurs », *Courrier International*, n° 588, 7 au 13 février 2002, p. 10.
- 3 Lawrence Wright, « Un peuple élu au pied des Rocheuses », *Courrier international*, op. cit., p. 40.
- 4 *Ibid.*
- 5 *Ibid.*
- 6 Françoise Parot, *loc. cit.*
- 7 Alain Caillé, « Sous le signe du don », *Le Nouvel Observateur Hors-série*, « La guerre des dieux », op. cit., p. 60.
- 8 Daryush Shayegan, « Dieux publics, dieu privé », *Le Nouvel Observateur Hors-série*, « La guerre des dieux », op. cit., p. 73.